

## Une philosophie de l'action

---

*« Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer<sup>1</sup>. »*

### La formule inaugurale de la philosophie de Marx.

#### Son contexte

---

*« Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer »* : ce fameux « mot d'ordre » date du printemps 1845. On peut soutenir qu'il inaugure la philosophie de Marx.

Friedrich Engels, l'ami de toujours, le collaborateur fidèle, et le mécène, de Karl Marx, raconte plus de quarante ans plus tard, qu'il a retrouvé « *dans un vieux cahier de Marx [...] de simples notes jetées rapidement sur le papier pour être élaborées par la suite, nullement destinées à l'impression, mais d'une valeur inappréciable, comme premier document où soit déposé le germe génial de la nouvelle conception du monde<sup>2</sup>* ».

- 
1. XI<sup>e</sup> Thèse sur Feuerbach, in *L'Idéologie allemande*, Éditions sociales (abrégées dorénavant en « E.S. ») 1976, p. 4.
  2. Avant-propos de *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* (E.S. « Classiques du marxisme », 1976, p. 7) L'ouvrage, écrit par Engels dans sa vieillesse, en 1888, fait écho à l'ouvrage de jeunesse (1845) dont il va être essentiellement question dans ce chapitre et intitulé *L'Idéologie allemande*. Dans ces deux ouvrages il s'agit de situer la philosophie de Marx (et Engels) par rapport à la philosophie allemande.

Ces notes sont numérotées et la dernière, la onzième, synthétise de façon cinglante la signification des dix premières.

Engels précise en même temps la situation historique dans laquelle ces notes ont été « *jetées sur le papier* » ; il se réfère aux propos mêmes de Marx qui, dans un texte à valeur de programme, et sur lequel nous aurons à revenir, esquisse rapidement son évolution intellectuelle et souligne le moment capital du printemps 1845, ce moment précisément où il commence à collaborer avec Engels : « *nous résolûmes de travailler en commun [...], de régler nos comptes avec notre conscience philosophique d'autrefois<sup>1</sup>* ».

Au printemps 1845, Marx, philosophe et journaliste, entre donc en collaboration avec Engels, observateur pénétrant des phénomènes économiques et sociaux. Ils décident de marier leurs pensées, pour le meilleur et pour le pire, en tous cas pour toujours, et ils rompent avec leur famille et leur passé : la philosophie allemande.

Une seule phrase résume tout cela : « *les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde, ce qui importe, c'est de le transformer* ».

En termes simples, la rupture pourrait s'exprimer ainsi : passer d'une philosophie qui *interprète* à une philosophie qui *agit* ; passer de l'interprétation à la *pratique*. Sous l'apparente simplicité du mot d'ordre se cachent beaucoup de difficultés, dont la compréhension est essentielle à qui veut savoir un peu intimement de quoi il retourne dans la philosophie de Marx. Éclairer ces difficultés, ce sera donc notre première tâche.

---

1. Ludwig Feuerbach, *op. cit.*, p. 5.

## La tâche de la philosophie selon Hegel

---

Commençons par le commencement: jusque là, « *les philosophes* » n'auraient jamais fait qu'« *interpréter* » le monde. Comment comprendre cela?

Première remarque: lorsque Marx parle des « philosophes », il a évidemment d'abord en tête ceux avec qui il rompt, c'est-à-dire les philosophes allemands, qui, de Leibniz à Hegel, en passant par Kant, dominent de très haut le ciel des idées en Europe<sup>1</sup>.

Le plus éclairant serait par conséquent de commencer par eux, et d'abord par celui qui se veut le « philosophe des philosophes », dans la mesure où il prétend fondre en sa propre philosophie toute LA philosophie, et donc tous les philosophes: Hegel.

Voici comment Hegel présente lui-même, en 1820, la tâche de la philosophie:

- « *la philosophie, précisément parce qu'elle est la découverte du rationnel, est aussi du même coup la compréhension du présent et du réel et non la construction d'un au-delà qui serait Dieu sait où* »;
- « *pour dire un mot sur la prétention d'enseigner comment le monde doit être, la philosophie vient, en tout cas, toujours trop tard. En tant que pensée du monde, elle n'apparaît qu'à l'époque où la réalité a achevé le processus de sa formation et s'est accomplie. [...] La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit*<sup>2</sup> ».

Hegel est ici particulièrement clair: qu'on n'attende pas de la philosophie qu'elle contribue à *transformer* le monde à partir d'un *idéal* qu'elle aurait pour fonction de définir. La philosophie n'est pas là pour imaginer « un

- 
1. Leibniz (1646-1716), juriste, mathématicien de génie et métaphysicien hors pair, inaugure la lignée des grands philosophes allemands. Kant (1724-1804), et Hegel (1770-1831) marquent à leur tour, d'une façon toute différente mais non moins profonde, cette lignée.
  2. Préface des *Principes de la philosophie du droit*, Vrin, 1975, p. 54 pour la première citation, p. 58 pour la seconde. Dans cette préface, Hegel s'explique en termes très énergiques sur sa conception de la philosophie.

autre monde », elle est là pour comprendre le monde tel qu'il est: « *saisir et comprendre ce qui est, telle est la tâche de la philosophie*<sup>1</sup> ». Et pour ceux qui penseraient que comprendre le monde tel qu'il est, c'est, grâce à cette connaissance, rendre possible sa transformation, Hegel ajoute qu'au moment où la compréhension devient possible... il est déjà trop tard pour agir, parce que la nuit tombe.

Il nous reste à comprendre ce que dit Hegel, et en même temps à comprendre comment Marx le comprend. Ce qui est évident, c'est que la devise de la philosophie de Marx – non plus interpréter, mais transformer le monde – est une réponse directe à la devise de la philosophie de Hegel: « *saisir et comprendre ce qui est* ».

## Pour Hegel, la philosophie n'est ni utopie ni journalisme

Hegel oppose très nettement philosophie et utopie<sup>2</sup>. L'utopie est la projection imaginaire d'un « idéal », projection sur l'écran blanc d'un lieu inscrit nulle part et nommé « avenir ». L'utopie, « c'est du cinéma »; elle consiste à « se faire du cinéma », c'est-à-dire rêver le monde « tel qu'il devrait être »... si tous les gars du monde se donnaient la main et voulaient bien danser en rond...

Or, l'avenir n'est pas un écran vierge ni une page blanche. Sur ce point, Hegel et Marx sont parfaitement d'accord: si nous ne voulons pas faire de l'avenir une simple projection de nos fantasmes, il faut le considérer dans sa seule réalité possible, effective: le présent. La réalité de l'avenir, c'est le présent, ce qui est déjà là. Parce que si l'avenir est défini comme « ce qui

---

1. *Op. cit.*, p. 57.

2. « Utopie »: le terme est créé par le grand humaniste anglais Thomas More, qui publie en 1516 son *Utopia*. Il fabrique le mot sur le grec « *topos* », qui veut dire « lieu », et sur la négation grecque « *ou* »: utopique ce qui n'existe nulle part, en aucun lieu. L'utopie dessine un monde imaginaire qui, abstrait des limitations et des nécessités du monde réellement existant et situé, peut atteindre la perfection idéale.

n'est pas encore », il est alors caractérisé comme ce qui, par définition, *n'est pas*. Ce qui n'est pas encore n'est pas du tout. Ou bien l'avenir a quelque forme de réalité, et alors c'est qu'il existe *maintenant*, ou bien il n'est rien. On comprend mieux dès lors l'avertissement de Hegel: « *la philosophie est la compréhension du présent et du réel* ».

Ce sont là des évidences: l'état du monde, tel qu'il est au moment où je parle, contient en lui les états du monde à venir. L'avenir est déjà là, ou bien il ne sera jamais. Par conséquent la représentation d'une page blanche ou d'un écran vierge n'est qu'un fantôme: en un sens, la page est déjà écrite, l'écran est déjà peuplé, et si l'on veut savoir ce qui est écrit, ou ce qui peuple l'écran, il suffit... de comprendre le présent, *le monde tel qu'il est*, et dans ce qu'il est vraiment.

Attention, toutefois: comprendre le présent, le monde tel qu'il est, ce n'est pas simplement dresser le constat des faits, tenir la chronique des événements. En ce sens, Hegel n'oppose plus cette fois la philosophie à l'utopie, mais il l'oppose à ce qu'on pourrait appeler le « journalisme ». En effet, précise-t-il, le « présent » ne se donne pas à voir, il n'apparaît pas de façon transparente et, sous l'écume des jours, il faut savoir discerner la « substance » – ce qui se tient en-dessous (« *sub-stare* »), selon l'étymologie latine: « *reconnaître, sous l'apparence du temporel et du passager, la substance qui est immanente et l'éternel qui est présent*<sup>1</sup> ».

Ainsi, il « se passe » beaucoup de choses dans le monde au moment très précis où j'écris: ça se passe, ça passe, on y pense, on en parle... et puis on oublie. C'est la loi du journaliste, qui est un « journalier »: il détaille la « nouvelle » du jour, la dernière bulle à la surface de l'eau. Plus il est question de ces « nouvelles », plus la « nouveauté » est recherchée, plus le public est enclin à dire: « rien de neuf sous le soleil », « plus c'est neuf, plus c'est la même chose », « tout pareil, tous pareils »...

Le philosophe, dit Hegel, ne cherche pas ce qui « se passe », ce qui est « nouveau », il cherche au contraire ce qui ne passe pas: « *l'éternel qui est présent* », qu'il faut « *reconnaître sous l'apparence du temporel et du passager* ».

---

1. Préface des *Principes de la philosophie du droit*, *op. cit.*, p. 56.

Il ne faut pas confondre ce qu'on appelle improprement « l'actualité » – c'est-à-dire justement ce qui se passe et qui passe – et *l'actuel*, ce qui est *en acte*, c'est-à-dire au contraire ce qui demeure.

Il y a donc l'éternel et le temporel, il y a le présent et le passager : il faut savoir les dissocier, ce qui est extrêmement difficile. En effet, précise encore Hegel, *l'éternel* est ce qui se cache sous l'apparence du *temporel* (ce qui est d'un temps, ce qui est dans le temps), et le *présent* est ce qui se cache sous l'apparence du *passager* (ce qui se passe et qui passe, ce qu'on appelle aussi « l'actualité »). L'écume recouvre et nous dissimule ce qui est en-dessous d'elle ; la surface éblouit et cache la profondeur.

## Pour Hegel, la philosophie cherche à « comprendre »

Hegel écrit : « *saisir et comprendre ce qui est* ». Le mot français, « comprendre », est très éclairant. Comprendre, c'est, selon l'étymologie latine (« *cum-prehendere* »), prendre ensemble, saisir en rassemblant. Ce qu'on peut illustrer ainsi : le temps « s'écoule », les choses passent, elles se passent, ici et ailleurs, et pourtant, tout cela, ce sable qui glisse, cette eau qui coule, il faudrait les retenir dans le poing fermé ! C'est exactement ça, pour Hegel, la philosophie : saisir l'être même des choses, mais on voit aussi que cela revient, selon la belle formule de Montaigne, à faire comme qui « *ne plus ne moins, voudrait empoigner l'eau*<sup>1</sup> ».

Mais Montaigne est un sceptique, pour qui, selon sa célèbre formule, « *nous n'avons aucune communication à l'être*<sup>2</sup> ». Pourquoi ? Parce que précisément l'être se présente sous la forme des apparences changeantes qui nous débordent de toutes parts. L'être, c'est le flux – aussi bien d'ailleurs

- 
1. *Essais*, II-12, *Apologie de Raymond Sebond* : c'est le chapitre le plus philosophique des *Essais*, dans lequel Montaigne développe en détail l'idée d'une philosophie sceptique. L'ensemble du passage d'où nous extrayons cette formule vaudrait d'être cité. On le trouvera p. 275-276 de l'édition de l'*Apologie* publiée à part en GF-Flammarion, 1999.
  2. *Apologie*, même référence.

l'être de ma conscience que l'être des choses qu'elle prétend « *empoigner* ». On cherche la substance, ce qui demeure... et on ne trouve que le flux.

À quoi Hegel répondrait que *ce* qui coule, qui passe, qui change et se change, *cela* est bien quelque chose; il y a un quelque chose qui change, passe d'une forme à une autre, se transforme, et ce quelque chose, qui est comme le « support » du changement, c'est précisément cela que, depuis Aristote, on a l'habitude d'appeler « *substance* ».

Tout cela est très abstrait. La réflexion sur l'expérience simple et quotidienne du langage nous permet toutefois de saisir de quoi il est question. Après tout, ce problème de la compréhension, ce problème de retenir ce qui passe, de rassembler ce qui est dispersé, nous le résolvons à tout instant sans en faire toute une histoire; par exemple, lorsque nous entendons quelqu'un parler... et que nous comprenons ce qu'il dit: les mots volent; à peine prononcés, ils disparaissent; et ils diffèrent tous les uns des autres... Pourtant, cela n'empêche pas de comprendre, et même, c'est précisément parce que les mots se succèdent et disparaissent pour laisser place à d'autres – qui sont différents – que nous pouvons comprendre. Le mouvement et la différence ne sont donc pas incompatibles avec la compréhension: c'est même tout le contraire!

C'est que la parole manifeste par son écoulement et sa variation mêmes un certain quelque chose que je finis par comprendre, et le moment où je comprends est précisément le moment où je réussis à rassembler les éléments divers et changeants du flux de mots dans l'unité de l'intention de mon interlocuteur: je « vois » ce qu'il veut dire, je « vois » où il veut en venir, je « saisis » son intention. Mais comment aurais-je pu comprendre cette intention sans cet écoulement de mots changeants qu'on appelle une phrase, un texte, un discours?

Encore faut-il bien sûr ajouter que le propos de mon interlocuteur manifeste bien une intention, et dans une structure réglée... Une suite de bruits ne fait pas sens! Mon interlocuteur a bien l'intention de me signifier quelque chose, et il le fait en disposant les éléments de la langue selon ses règles. Dans la phrase, les mots s'écoulent, certes, mais dans un certain

sens (tout à la fois une certaine orientation et une certaine signification), et selon certaines règles de combinaison (les éléments divers de la langue sont articulés entre eux de façon codifiée).

Ce détour par le langage n'est pas inutile, parce qu'il montre en pratique que l'écoulement et la diversité ne sont pas un obstacle irrémédiable à la compréhension, mais au contraire sa condition même, pourvu toutefois que l'écoulement et la diversité soient structurés par une intention de signifier et un certain nombre de règles de construction.

Le modèle linguistique a aussi un autre intérêt, bien supérieur : il explicite parfaitement l'intention philosophique – au moins l'intention de Hegel – qui est et a peut-être toujours été de « lire » le monde comme s'il s'agissait d'un livre. Comprendre le monde – ce qui est pour Hegel la tâche que s'assigne la philosophie – c'est en effet, pour reprendre la vénérable métaphore, lire et comprendre le « Grand Livre du Monde ».

## Pour Hegel, comprendre le monde, c'est l'interpréter

Pour Hegel, philosopher c'est *comprendre*. Marx, lui, parle « *d'interpréter* » le monde (« *les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde* »). Ne voyons pas là de divergence : les deux termes renvoient l'un à l'autre : interpréter, c'est comprendre, c'est-à-dire, on l'a vu, saisir le sens, mais c'est comprendre quelque chose dont le sens n'est pas manifeste. Interpréter, c'est rechercher une intention, un sens, *cachés*.

Et c'est bien ce que dit Hegel : l'intention, la raison des choses, ce qu'il appelle, lui, « *le rationnel* », « *apparaît sous une richesse infinie de formes, de phénomènes, de figures; il s'enveloppe comme le noyau d'une écorce*<sup>1</sup> [...] ».

Le monde est comme un livre, certes, mais un livre écrit en un langage crypté. On l'a dit plus haut : l'éternel se cache sous l'apparence du changeant, la substance se cache sous l'apparence confuse de « l'actualité ». De sorte

---

1. Préface des *Principes de la philosophie du droit*, *op. cit.*, p. 56.